

La Genèse des Collections ethnographiques bâloises.

par Hans DIETSCHY (Bâle).  
(traduction Arnold Kohler)

(Cet article a primitivement paru sous le titre "Die Entstehung der völkerkundlichen Sammlung" dans l'ouvrage "Basel, Denkschrift zur Erinnerung an die vor 2000 Jahren erfolgte Gründung der Colonia Raurica", publié sous le patronage du Conseil d'Etat du canton de Bâle-Ville aux Editions Urs Graf, Olten-Bâle-Lausanne, 1957, pp.213-222. Il a été traduit avec l'autorisation de l'auteur ainsi que de l'éditeur, et augmenté de notes par l'auteur).

Elever un monument durable aux peuples en voie de disparition, telle fut la mission que s'assignèrent les deux cousins Paul et Fritz Sarasin quand, revenus à Bâle en 1896 après treize ans d'absence, ils se virent confier la direction des collections ethnographiques "au Musée". C'est aux deux savants - et plus particulièrement à Fritz Sarasin (1859-1942) - que l'on doit le développement magnifique de ces collections, développement qui allait faire du musée de Bâle l'un des plus connus parmi les musées d'ethnographie. Toutefois, parler de développement - si étonnant soit-il - n'est pas remonter aux origines: des collections avaient déjà été réunies, mais sous un autre signe.

S'inspirant de la vieille idée d'évolution, mais sous la forme que lui avait donnée Darwin, les Sarasin entreprirent de découvrir non seulement des animaux mais des hommes subsistant sur des territoires aussi isolés que possible, en vue d'étudier leur adaptation au milieu et, en même temps, de retrouver des "fossiles vivants" - également humains. Depuis lors, le Musée bâlois a pour champ d'activité préféré le monde insulaire de l'Asie méridionale et des mers du Sud: c'est là un héritage des deux Sarasin (1).

Toutefois, quel était donc ce signe sous lequel les premières collections avaient été formées? Abstraction faite d'une prédilection pour les curiosités exotiques - et il ne faut pas oublier que nos musées modernes sont essentiellement issus des cabinets de curiosités et des galeries d'art privées -, le facteur déterminant fut une attirance vers l'art extra-européen. Si nous songeons que, beaucoup plus tard, il arrivait à Fritz Sarasin d'affirmer que l'"art océanien" ne pouvait, malgré tout, être véritablement tenu pour une manifestation artistique (2), nous sommes frappés de l'attrait inattendu qu'exerça cette forme d'art, un siècle plus tôt, attrait d'autant plus remarquable et "moderne" qu'il s'agissait, au début, de l'art de l'Amérique précolombienne pour lequel les collectionneurs et les amateurs d'aujourd'hui éprouvent de nouveau une certaine prédilection.

Le lecteur pourrait alors être tenté de situer l'origine des collections ethnographiques bâloises au temps des grandes découvertes. Elle n'est toutefois pas aussi ancienne que celle du Musée des

(1) Hans Dietschy: Fritz Sarasin, dans: Basler Jahrbuch 1943, p.7-17.  
(2) Communication personnelle, entre 1930 et 1940.

Beaux-Arts. Sans doute, les célèbres imprimeurs bâlois de l'époque humaniste ont-ils publié nombre de récits de voyages contemporains et, sans doute aussi, ces récits ont-ils été lus à Bâle même avec intérêt; bien plus tard encore, à la veille de la Révolution française, un Isaac Iselin devait faire paraître son "Histoire de l'Humanité" (1768), fruit de lectures ethnographiques passionnées. Néanmoins, voyager par le livre est une chose, collectionner pour représenter en est une autre, fort différente: de toute façon, rien ne nous est parvenu de ce temps-là. Rien n'est demeuré de ce jeune amérindien - vraisemblablement un Tupi originaire du littoral brésilien - qui avait reçu pour nom de baptême celui du deuxième général des Jésuites et qui, en 1585, fut immatriculé à l'Université de Bâle gratuitement pour cause d'indigence (1). Le manteau de plumes des Toupinambas, l'une des très rares pièces conservées au Musée (2), date apparemment de cette époque; hélas, il se trouvait autrefois à Aarau. Rien n'est resté de ce qu'a pu posséder Samuel Brun, médecin bâlois qui vécut de 1590 à 1668 et dont les "Navigations" en Afrique occidentale furent imprimées en 1624. Rien non plus - si l'on excepte un modèle de navire légué en 1718 - ne nous a été laissé par le pâtissier Nicolas von Kilch qui, vers la fin du XVIIe siècle, connut l'Asie occidentale, méridionale et orientale, l'Afrique et l'Amérique du Sud, ayant été pendant trente-six ans au service des Anglais, des Hollandais, des Danois et même du Grand Mogol.

Entre temps, l'achat en 1661 de la collection Amerbach avait permis à l'Université de jeter les bases d'un "Musée", dans le sens ancien de l'expression, c'est-à-dire une bibliothèque, une galerie de tableaux, un cabinet d'antiquités et un cabinet de médailles. L'ensemble, qui formait un vrai Institut de recherches, fut installé en 1671 au Schlüsselberg, dans la maison "zur Mücke"; il fut complété à partir de 1768 par des collections d'histoire naturelle. Malgré l'existence de cette institution, Jean-Louis Burckhardt, appelé le "Cheik Ibrahim" (1784-1817), orientaliste et africaniste illustre, ne donna rien, lui aussi, à sa ville natale. Tout ce qu'il rassembla, avant tout des manuscrits arabes, revint à l'Angleterre au service de laquelle il travailla jusqu'à sa mort, lamentablement précoce. Pourquoi l'émigré oublia-t-il ainsi ses compatriotes? Il est probable que son opinion explicite sur le manque d'intérêt des Bâlois pour ce qui n'était pas monnayable joua un rôle en l'occurrence. C'est de nos jours seulement que, par le truchement d'un de ses descendants, le Cheik Ibrahim est indirectement venu prendre place parmi les "pères" du Musée: celui-ci est redevable d'une collection hamitique d'Afrique du Nord-Est à la fondation C.L. Burckhardt-Reinhart (3).

La Société des Missions de Bâle fut fondée en 1815, deux ans avant la mort du Cheik Ibrahim. Si ce dernier, fils d'un collectionneur amateur d'art, eût pu être amené par un intérêt d'ordre esthé-

- 
- (1) Hans Dietschy: "Um "Índio da América"(do Brasil ?) estudante na Universidade da Basiléia, em 1585". Anais do XXXI Congr. Internacional de Americanistas, São Paulo 1955, pp.1109-1110.
- (2) Alfred Métraux: "La civilisation matérielle des tribus Tupi-Guarani", Paris 1928, p.143.
- (3) Führer durch das Museum für Völkerkunde Basel, Sonderausstellung 12.April bis 30.September 1957: "Beduinen aus Nordostafrika".

tique à collectionner pour le Musée de la "Mücke", les missionnaires avaient au moins été effectivement incités à ramener des "trophées" à Bâle. Ainsi s'exprima Joseph Josenhans, troisième inspecteur de la Société, lorsqu'en 1860 il inaugura la nouvelle Maison des Missions. En fait, Christian-Gottlob Barth - l'éditeur du "Calwer Heidenbote" (1) - avait invité les missionnaires à collectionner et son appel avait été entendu. C'est ainsi qu'en 1860 fut installée une salle destinée à accueillir un musée des missions; Josenhans définit alors avec humour le rôle de la maison, celle-là même qui existe encore de nos jours: se remplir d'idoles remises par les païens, mais aussi d'hommes se préparant à devenir missionnaires. Si, avant et après 1860, nombre d'objets, témoins des formes de vie exotiques, prirent le chemin du trésor de la Mission et non du Musée public, celui-ci ne fut pourtant pas entièrement négligé. Il semble bien que, dès le moment où l'activité de la Mission s'orienta vers l'Afrique occidentale (1827) et l'Inde (1834), des objets de ces contrées soient parvenus à la maison "zur Mücke", quoiqu'ils ne soient plus identifiables aujourd'hui: ils font partie de la "vieille réserve" qui, suivant une vague tradition remontant à 1894, aurait commencé d'être constituée "plus de soixante ans auparavant". C'est en 1893 seulement que l'on entreprit pour la première fois de cataloguer chaque objet individuellement (2).

Quels furent les facteurs décisifs qui amenèrent, somme toute fort tôt, la constitution d'une véritable collection ethnographique à Bâle? Quand on se pose cette question, on en vient donc non seulement à penser aux commerçants bâlois qui, depuis les années 1840, ne cessèrent jamais de collectionner des souvenirs ethnographiques au cours de leurs voyages mais aussi, nous l'avons vu, aux missionnaires. Cependant l'existence de ces facteurs n'apparaît pas immédiatement explicable. L'assez cruel jugement du Cheik Ibrahim sur le caractère de ses concitoyens résonne encore à nos oreilles et lui-même n'a guère prêché d'exemple. Peut-être en serait-il allé autrement s'il avait déployé son activité après l'inauguration, en 1849, de l'édifice de style classique construit à l'Augustinergasse. Cette supposition est évidemment vaine, mais c'est néanmoins un fait que l'existence d'un "cabinet d'ethnographie" au Musée de la rue des Augustins a stimulé le désir de collectionner chez les Bâlois se trouvant en pays lointains. Plus tard, en 1886, quand le manque de locaux se fit sentir, les personnalités responsables - parmi lesquelles on comptait un Jacob Burckhardt - durent constater un recul des concours privés: on remarqua que les dons importants feraient défaut tant qu'il n'y aurait ni place pour les loger, ni spécialiste pour en prendre soin. Il ne faut pas oublier que, cette même année 1886, était inauguré à Berlin, en présence des deux cousins Sarasin, le nouveau Musée d'Ethnographie (Museum für Völkerkunde), création d'Adolphe Bastian (1826-1905), exemple pour le monde entier... Or, à ce moment, le Musée de Bâle en était réduit

- 
- (1) "Calwer Heidenbote" était le nom du périodique édité par Barth. Cf. W. Schlatter: "Geschichte der Basler Mission 1815-1915", Bâle 1916, vol.1, p.259, en ce qui concerne Josenhans.
- (2) Mitteilungen aus der ethnographischen Sammlung der Universität Basel, vol.1, No.1, 1894, préface.

à vivre de dons: dès le début, les rapports annuels déplorent l'absence de toute subvention officielle (1).

Mais revenons-en aux conditions et aux circonstances qui prévalaient à l'époque où naissait la collection ethnographique. Bâle était-elle bien le lieu où semblable collection avait quelque chance d'être constituée ? Quand la Société des Missions fut fondée, on contesta le choix d'une ville sans accès direct à la mer comme siège central d'une telle institution. Sans doute, a-t-il été plus facile à des nations maritimes de créer un musée d'ethnographie. Une fois la Mission de Bâle établie et florissante, une voie se trouvait évidemment ouverte. Si, en 1816, l'anthropologie avait été supprimée du programme des cours pour missionnaires au profit des langues anciennes, l'intérêt pour les questions ethnographiques demeura néanmoins vivant grâce à deux inspecteurs de la Société - Hoffmann jusqu'en 1850, Josenhans ensuite. En 1853, ce dernier vendit au Musée public sa collection d'objets indiens et chinois. Cependant, pour que les rapports entre Bâle et l'outremer devinssent féconds, il fallait encore que certaines conditions fussent réalisées: disposer d'une collection assez importante justifiant une salle d'exposition permanente, disposer aussi d'un homme qui pût s'occuper des pièces de collection avec la compétence requise. A cet égard, la Commission de 1886 vit juste. Le développement du Musée qui se produisit sous le règne des cousins Sarasin confirma d'ailleurs l'exactitude de ces vues.

Que se passa-t-il donc à l'origine ? La collection est fille non de l'humanisme du temps des grandes découvertes, mais du mouvement romantique et néo-humaniste qui joua un rôle particulièrement grand dans la vie intellectuelle bâloise. Cette remarque vaut d'ailleurs de manière générale pour les premiers musées d'ethnographie, parmi lesquels celui de Bâle a sa place. En 1843, un an avant que l'architecte Melchior Berri n'entreprît dans cette ville l'édification du musée qui devait remplacer celui de la maison "zur Mücke", l'historien Gustave Klemm fonda à Dresde un musée ethnographique privé. En 1847, le "Cabinet ethnographique" ou "Cabinet mexicain" fut la première des collections bâloises réunies dans la maison "zur Mücke" à émigrer de l'ancien cloître des Augustins dans le nouvel immeuble: cette installation précéda de deux ans l'inauguration solennelle de l'ensemble du Musée. En fait, on avait voulu que le "Cabinet" pût être présenté comme l'une des plus remarquables curiosités de Bâle aux membres de la Société des "Philologues, Professeurs et Orientalistes allemands" qui, en automne de la même année, tint en cette ville sa dixième assemblée générale (2). Rappelons que c'est précisément devant cette même société, réunie cette fois à Stuttgart, qu'en 1856 le Bâlois Jean-Jacques Bachofen exposa son premier essai sur le matriarcat. En 1841, Christian-Jürgensen Thomsen avait déjà mis sur pied, à Copenhague, le Département d'Ethnographie du Musée royal des Beaux-Arts, le premier musée d'ethnographie du monde; c'est également au cours des

(1) Les rapports se trouvent maintenant dans les Archives de l'Etat de Bâle-Ville. Ils ont servi de base pour cette étude (Erziehungssachen DD8, Antiquarische Sammlung 1842-1893).

(2) Verhandlungen der 10. Versammlung deutscher Philologen, Schulmänner und Orientalisten 1847, Bâle 1848.

années 1840 que la collection de Göttingue fut organisée par les soins de J.J.Blumenbach. C'est en 1868 seulement que Bastian commença de réaliser à Berlin le projet qui devait faire de cette ville un modèle singulièrement admiré.

Quel était le ressort caché qui amena ainsi l'apparition de ce nouveau genre de musée au cours des années 1840 ? L'idée que le développement de l'humanité s'opère en trois étapes n'avait cessé de travailler les esprits depuis le haut-moyen-âge (1), sauf que les rationalistes modernes donnaient une autre signification au "troisième âge", celui du Saint-Esprit, annoncé vers 1200 par Joachim de Flore: pour eux, il s'agissait de l'âge de la raison et de la science positive qui succédait à l'"âge de la métaphysique" - celui de l'humanité adulte -, lui-même précédé de l'"âge de la religion" ou de l'enfance des sociétés. Nous trouvons une conception schématique analogue chez ceux qui constituèrent les premières collections ethnographiques, conception de l'"homme naturel" passant par l'état barbare à l'état civilisé. Elle est parvenue jusqu'à nous, associée à une connotation de progrès ou de décadence suivant qu'a prédominé le rationalisme ou le romantisme. De toute façon, ce que l'on se proposait était de montrer, dans un esprit pédagogique, les étapes par lesquelles avait passé l'humanité.

L'autre idée qui devait être fructueuse pour la science de "la société considérée dans sa pluralité" (2) fut celle du caractère autonome des diverses collectivités humaines qui, toutes, "relevaient directement de Dieu" (3) - pour reprendre une expression de Léopold von Ranke - et demandaient de ce fait à être comparées sur un plan universel afin d'obtenir vraiment une image globale de l'humanité. S'inspirant de la pensée de Herder, Guillaume de Humboldt avait réclamé l'élaboration d'une psychologie collective différentielle (4). Son frère Alexandre (1769-1859) eut le privilège de faire l'expérience directe de cette psychologie dans ses contacts avec les peuples exotiques. Or, Alexandre de Humboldt devait jouer indirectement un rôle dans la genèse des collections ethnographiques bâloises.

Les travaux de construction du musée venaient d'être entrepris quand, incité par cette initiative, un mécène remit le 18 mai 1844 aux autorités universitaires treize caisses contenant "une riche collection d'antiquités mexicaines ainsi que diverses autres curiosités provenant de ces contrées". Ce mécène était Pierre Vischer (1779-1851), fabricant de rubans de soie, non seulement collectionneur de tableaux mais aussi peintre et dessinateur amateur, comme son père également prénommé Pierre et comme son frère Luc. Pierre Vischer le jeune avait été, en 1812, l'un des fondateurs de la Société des Beaux-Arts de Bâle; donnant son appui le plus actif à la galerie des beaux-arts, il fut aussi l'un de ceux qui créèrent, en 1849, la Société auxiliaire du Musée. Cependant,

- 
- (1) Karl Löwith: "Weltgeschichte und Heilsgeschehen", Zürich-Wien 1953.  
 (2) die Wissenschaft vom "Volk in der Mehrzahl" (ethnologie).  
 (3) "unmittelbar zu Gott".  
 (4) Völkerpsychologie.

ce n'était pas lui mais son frère Luc (1780-1840), artistiquement non moins doué, qui avait laissé à sa mort, survenue quatre ans avant la donation, les treize caisses dont nous venons de parler.

En 1820, des ennuis personnels avaient amené Luc Vischer, alors quadragénaire, à s'expatrier aux Etats-Unis. En 1828, il se rendit au Mexique, pays connu de son temps par les publications d'Alexandre de Humboldt; il y demeura jusqu'en 1837, le parcourant en tous sens et jusqu'en ses parties les plus éloignées. Cependant, les belles plastiques aztèques - terres cuites et sculptures sur pierre - qui sont la gloire de sa collection furent achetées apparemment à Mexico même, à des particuliers établis en ville. Luc Vischer suivit, à la trace peut-on dire, l'architecte hambourgeois Carlos Nebel et le vieux comte J.F.M. de Waldeck qui, à l'instigation d'Alexandre de Humboldt, dessinèrent des sculptures et des édifices mexicains pour les publier sous forme de grandes planches, à la manière de Humboldt. Au moment où les savants européens feuilletaient leurs albums, toute une série de sculptures reproduites par ces deux artistes se trouvaient dans les treize caisses de Luc Vischer, ce dont nul ne se doutait. C'est ainsi que Carlos Nebel dessina sur place, à Mexico, l'impressionnant Xipe, dieu ou prêtre, revêtu d'une peau et qui est aujourd'hui l'un des joyaux de la collection Vischer. Dans la première édition de son "Manuel d'Histoire de l'Art" (Handbuch der Kunstgeschichte), parue en 1842, Franz Kugler se réfère (p.33) à la planche de Nebel et en 1848 encore, Jacob Burckhardt, dans la deuxième édition remaniée qu'il donna de l'ouvrage, ne sait rien dire de plus: pour lui, la sculpture se trouve toujours à Mexico; et pourtant ses exposés complémentaires sur l'art mexicain trahissent l'acuité de regard de ce grand savant.

L'explication de cette ignorance est simple. Quand la collection de son compatriote finit par être déballée et exposée au musée nouvellement construit, Burckhardt se trouvait en voyage, quelque part entre Berlin et Rome; or, à ce moment, la deuxième édition du Manuel de Kugler était à l'impression. En revanche, il est plus singulier que l'identité de la pièce conservée à Bâle et de celle dessinée par Nebel ait échappé à son ancien maître, Jean Georges Müller (1800-1875), spécialiste du Nouveau Testament et de l'histoire des religions, envers lequel Bachofen se sentait également redevable de maintes suggestions. J.G.Müller se préoccupait avant tout du contexte religieux qu'à la différence de Burckhardt, il considérait, suivant Herder et de Wette, comme beaucoup plus important que le contexte politique ou culturel. De toute évidence, cet érudit manquait de sens artistique; néanmoins, il a largement contribué à faire connaître la collection et comprendre ce monde étranger par ses conférences et par son "Histoire des religions primitives de l'Amérique" (Geschichte der amerikanischen Urreligionen - 1855), dont l'idée originelle lui fut inspirée - il l'a dit expressément - par la collection Vischer. Ce fut le premier spécialiste qui, au Musée de Bâle, s'intéressa à des questions d'ethnographie. Ce fut lui qui, en 1847, présenta la collection mexicaine à la Société des Philologues allemands.

En fait, J.G.Müller, pas plus que Bachofen, ne fut jamais

chargé de s'occuper de la collection. L'inventaire en avait été confié au latiniste François-Dorotheus Gerlach, bibliothécaire de l'Université. Depuis 1849, il existait une commission spéciale pour le Département des Antiquités du Musée; les trois sections de ce département - à savoir les médailles et antiquités, la sculpture classique (moulages) et le cabinet d'ethnographie - étaient alors installées au troisième étage du corps de bâtiment principal, à l'extrémité nord-ouest de la galerie de peinture, alors que la bibliothèque occupait toute l'aile nord-ouest, la collection d'histoire naturelle le premier étage du corps principal, l'Institut de physique et de chimie tout le rez-de-chaussée, s'étendant jusque dans l'aile sud-est (1). Le conservateur du Département des Antiquités - et par conséquent du cabinet d'ethnographie - était l'helléniste Guillaume Vischer (1808-1874), qui fut plus tard conseiller d'Etat et, en 1869, appela Nietzsche à Bâle. Müller n'était pas membre de la commission où nous trouvons en revanche Gerlach, puis Guillaume Wackernagel depuis 1852 et Jacob Burckhardt à partir de 1861. Il se peut toutefois que Müller, homme aux connaissances spécialisées, ait imaginé de donner à l'exposition de la salle mexicaine l'aspect d'un temple-pyramide.

Donnons la parole au conseiller d'Etat Vischer lui-même : "Le mode de présentation adopté en 1849 - dit-il - était au premier abord très plaisant mais, en réalité, il était fort peu rationnel: au milieu de la salle se trouvait une pyramide à degrés imitant plus ou moins un t'ocalli mexicain; sur cette pyramide et contre elle étaient soit posées, soit fixées les pièces archéologiques mexicaines. De ce fait, il était presque impossible de bien voir les objets éloignés et de les débarrasser de la poussière, sans que pour autant on eût quelque garantie contre les vols, d'où la nécessité de ne montrer le cabinet que sous surveillance spéciale et d'en interdire l'accès au public aux heures normales d'ouverture du Musée. En outre, nombre d'objets appartenant à la collection ethnographique qui ne pouvaient simplement pas être exposés dans le cabinet durent, tant bien que mal, trouver place dans l'autre salle, ce qui donnait à celle-ci un aspect extrêmement hétérogène". L'accrochage provisoire, en 1852, du populaire "Lällenkönig" (2) dans le cabinet mexicain fut alors une sorte de revanche ...

Telle a été la genèse des collections ethnographiques du Musée en un temps où Bâle n'était encore qu'une petite ville fortifiée de 30.000 habitants, de surcroît petit Etat citadin qui devait bander toutes ses énergies pour se remettre du coup porté par la sécession de la partie rurale du canton. Bientôt vinrent s'ajouter aux pièces de la collection Josenhans de nouvelles figures des dieux des Indes, présents d'industriels et de commerçants bâlois, en particulier de J.R.Geigy. D'autres objets provenant d'Afrique occidentale y trouvèrent place à leur tour. En 1859, l'at-

(1) Peter Merian, dans: Festschrift zur Einweihung des Museums in Basel am 26. November 1849.

(2) Le mot dialectal "Lällenkönig" - littéralement "le roi-qui-tire-la-langue" - désigne un masque du folklore bâlois.

tention de la Commission des Antiquités se porta sur les découvertes préhistoriques contemporaines, en sorte qu'au cours des dix années qui suivirent la majorité des acquisitions fut constituée par des objets d'époque lacustre. En 1867, l'appartement jusqu'alors occupé par le bibliothécaire se trouva définitivement libéré et l'on put enfin disposer d'un peu plus d'espace. Les collections ethnographiques y furent transportées et mises sous vitrines. Néanmoins, l'exiguïté des locaux continuait de poser un problème des plus sérieux, aussi J.J. Bernoulli, historien et successeur du conseiller d'Etat Vischer, mort en 1874, n'hésita-t-il pas un instant à préconiser le don des objets lacustres à Louis Rüttimeyer, autrement dit de les joindre aux collections d'histoire naturelle et de se débarrasser du cabinet d'ethnographie. Jacob Burckhardt prit la défense de cette discipline: On ne pouvait blesser les donateurs; mais il fallait évidemment plus de place "car - ajoutait-il - nous devons nous procurer plus de moulages" (1). Heureusement, le laboratoire de Schönbein, installé au rez-de-chaussée, fut évacué en 1876, ce qui permit d'y transférer, l'année suivante, l'ethnographie et la préhistoire.

En 1878, Gustave Bernoulli (né en 1834), médecin et naturaliste, frère de Jean-Jacques Bernoulli dont il vient d'être parlé, mourait à San Francisco alors qu'il rentrait au pays. Après Vischer, c'est à lui que le Musée d'Ethnographie doit les plus précieuses de ses pièces, les célèbres "Panneaux de bois" des Mayas de Tikal (Guatemala septentrional). Jacob Burckhardt souligna le caractère remarquable de la sculpture, dont le langage lui était familier grâce à sa collaboration au Manuel de Kugler, et il insista sur la rareté d'une telle oeuvre. En raison du manque de place, on ne pouvait les exposer; en revanche, des moulages furent exécutés à l'intention des deux savants français de Rosny et de Charnay, spécialistes de la civilisation maya, et un autre pour Bastian, après une correspondance qui dura de 1880 à 1882 et par laquelle ce dernier s'efforça vainement d'obtenir ces fameux panneaux pour le musée de Berlin.

L'année 1887 marque le début de la période d'épanouissement que nous avons déjà évoquée. La collection cinghalaise réunie par les Sarasin entre au Musée de Bâle de même que la collection océanienne de J.R. et K. Geigy. En 1888, un expert en ethnographie est, pour la première fois, attaché à la Commission des Antiquités: c'est le géographe Rodolphe Hotz (1852-1917) qui est choisi après que des recherches eussent été faites pour trouver l'homme compétent. Toutefois, les jours de cette commission étaient comptés. En 1894, le Musée historique ouvre ses portes dans l'ancienne église des Franciscains (Barfüsserkirche) et, en 1896, la bibliothèque universitaire s'installe dans son propre immeuble. Signe des temps, on avait tout d'abord voulu rattacher la section d'ethnographie - la seule du Département des Antiquités qui fut restée

---

(1) c'est-à-dire des moulages de sculptures gréco-romaines !  
 "Protokoll der Commission der Antiquarischen Sammlung 1850-1893", se trouvant aux Archives du Musée d'Histoire de Bâle, Al.

"au Musée" - au Département d'Histoire naturelle, tout en la plaçant sous la responsabilité particulière de Rodolphe Hotz. Cependant, en 1893, on créa une commission spéciale pour les collections ethnographiques: elle comptait parmi ses membres Jules Kollmann, l'impulsif anatomiste, le docteur Léopold Rütimeyer (1856-1932), fidèle ami des cousins Sarasin. Hotz fut nommé conservateur, tandis que le jeune Léo Frobenius (1873-1938) - venu à Bâle où avait jadis vécu son ancêtre, l'imprimeur des humanistes - était temporairement chargé des travaux de catalogage. On édita deux cahiers de "Communications" (Mitteilungen). C'est alors que les cousins Sarasin, revenus de lointains voyages, firent leur apparition. En 1892, Fritz Sarasin, élu président de la Commission, prit avec compétence et autorité la direction du mouvement de rénovation et de progrès qu'il a marqué de sa griffe et auquel il faut associer les noms de son cousin Paul, de Léopold Rütimeyer, du folkloriste Edouard Hoffmann-Krayer (1864-1936) et de Félix Speiser (1880-1949), lequel fut aussi le premier professeur d'ethnographie à l'université.

Voici notre tâche achevée. Félix Speiser a excellemment esquissé l'histoire du Musée d'Ethnographie de 1893 à 1942, quand il prit la succession de Fritz Sarasin (1). Ce que nous nous étions proposé, c'était de jeter un regard sur les temps anciens, beaucoup trop mal connus et que l'extraordinaire développement intervenu au cours des dernières décennies fait facilement oublier. Ces temps furent ceux où les efforts s'inspiraient d'une conception universelle de l'homme et c'est pourquoi nous nous sentons encore leurs héritiers. Aspice - dit Virgile -, aspice et extremis domitum cultoribus orbem.

---

(1) Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft in Basel, Vol.LIV, Bâle 1943, pp.265-280.

\*\*\*\*\*